Hồ Hải Quang

ITINÉRAIRES D'UN IMMIGRÉ DE COCHINCHINE

Mémoires



Prologue

C'est en 2001 qu'il m'a été demandé pour la première fois d'écrire mes "mémoires". J'avais remis à mon éditeur le tapuscrit de "38 chefs d'entreprises de La Réunion témoignent", ouvrage composé d'interviews des plus importants patrons de l'île. Après l'avoir lu, il me téléphone :

— Dans ce livre vous avez mis à nu les grands chefs d'entreprises de l'île. Ils vous ont raconté l'histoire de leur famille, confié leurs échecs et leurs espoirs. Beaucoup de lecteurs voudront savoir qui vous êtes. On sait juste que vous êtes un universitaire rebelle. Il serait intéressant que vous vous dévoiliez un peu, tout comme les chefs d'entreprises l'ont fait.

J'avoue que j'étais plus que réticent. Que vont penser de moi mes étudiants, mes collègues, le public ? Convient-il que je mette ma vie sur la place publique ? Et d'ailleurs, présente-t-elle un quelconque intérêt pour les autres ?

Mais devant l'insistance de mon éditeur, j'ai fini par céder. Ayant résumé en quatre pages mon histoire, j'ai pris conseil auprès de collègues en qui j'avais confiance avant de les lui envoyer. Tous m'ont dit que le texte valait la peine d'être publié, certains m'encourageant à le développer.

Puis, m'est venue une idée : puisqu'en quelques pages j'ai pu résumer mon histoire, mes frères et sœurs pourraient en faire autant. Vietnamiens émigrés en France au début des années 1950, nous détenons chacun une partie des pièces du puzzle familial, mais elles sont éparpillées dans le temps et dans

l'espace car nous avons vécu séparés les uns des autres. Il serait intéressant de les rassembler pour créer un tableau d'ensemble. Nous pourrions ainsi mieux nous connaître, et transmettre nos souvenirs à nos descendants.

Ayant choisi *KaléidHoscope* comme titre de ce livre, j'ai proposé à mes frères et sœurs de l'écrire. Mais je n'ai reçu aucune contribution. Comme je tenais à ce projet, dans un message de 2005 adressé à un ami musicien pour lui demander son aide, je le lui ai présenté ainsi :

"Mon idée de départ repose sur un constat : dans ma famille, il y a beaucoup de talents dans un grand nombre de domaines artistiques (cinéma, dessin animé, mode, musique, informatique, sculpture...). Pourquoi ne pas les rassembler pour faire quelque chose en commun ? Dire comment nous voyons la vie, etc. Il y a une dizaine d'années, j'ai proposé à mes frères et sœurs d'écrire ensemble un livre. Je me suis rendu compte que c'était impossible à réaliser car aucun ne voulait se dévoiler, se livrer. Pudeur ? Peur du ridicule ? Mauvais souvenirs liés à l'émigration, aux très difficiles conditions de vie pendant les premières années? Probablement un peu de tout ça. L'écriture du livre s'avérant impossible, l'an passé j'ai réorienté le projet vers la musique et la création d'un CD. Je dispose actuellement de quatorze chansons toutes écrites par des membres de la famille : deux par une de mes sœurs, deux par mes nièces, quatre par l'un de mes frères et six par moi-même."

Cet ami musicien ne pouvant pas m'aider, j'ai enregistré moimême un CD de ces quatorze chansons, pour le proposer aux spectateurs à la fin des concerts que je donne. Les mélodies et les textes sont valables, mais techniquement ce CD est nul : je l'ai "bricolé" en utilisant un matériel acheté trois francs six sous. De plus, comme je ne joue à peu près correctement que de la guitare, les sections que j'interprète à la basse, à l'harmonica, au banjo... sont rudimentaires. Il faudrait refaire ce CD de façon professionnelle. Mais où pourrais-je prendre le temps pour cela? Quelques années plus tard, afin de faire connaître la question

de l'Agent Orange à La Réunion, j'ai organisé l'événement musical "Trois jours pour le Vietnam". Pour attirer le plus de monde possible, j'ai contacté un journaliste du *Quotidien*, le journal le plus lu de La Réunion. Il m'a demandé de parler de mon passé de musicien et le lendemain, mon histoire s'étalait en page centrale du journal sous le titre accrocheur : "Guitar hero contre Agent Orange". Collègues et amis m'ont alors interrogé sur les artistes avec lesquels j'avais partagé la scène de l'Olympia en 1963 (Stevie Wonder Dionne Warwick, Pierre Perret...) et sur *Adieu Philippines* de Jacques Rozier, présenté comme un film "culte"...

En 2009, un Tribunal International d'Opinion en Soutien aux Victimes Vietnamiennes de l'Agent Orange s'est réuni à Paris pour se prononcer sur la responsabilité des États-Unis concernant les drames provoqués par l'épandage des défoliants au Vietnam. En écho à ses travaux, j'ai organisé un concert sur la place du Barachois à Saint-Denis de La Réunion. Une journaliste du *Journal de l'Ile de La Réunion* m'a contacté pour une interview. La veille du concert, un article sur mon parcours paraissait en page centrale sous le titre "Le fabuleux destin de Hai Quang Hô".

En 2020, Jean-François Sabouret (directeur de Recherche émérite au CNRS) qui a lu ces deux articles, m'incite à écrire mes "mémoires". Dans un message du 7 février, il argumente :

"Tu as un "sacré parcours" familial. À ce sujet, ce qui m'intéresse, moi, ce n'est pas seulement toi mais : toi comme un élément important d'un puzzle familial international où la dimension coloniale et postcoloniale est un fil rouge à suivre... Dans ton travail il faut distinguer deux choses : ton parcours (il est formidable je te rassure) et la manière de le mettre en scène, de le faire vivre (tout cela relève de ton talent littéraire). Je suis confiant pour ma part."

Le mot "puzzle" m'interpelle. Le mauvais souvenir de l'échec de *KaléidHoscope* revient à la surface. Mais en même temps, je me dis que, comme je n'avais pas réussi à convaincre mes frères et

sœurs d'écrire leur histoire, je pouvais faire le travail de mémoire tout seul. Cependant, peut-être accepteront-ils tout de même d'y participer si je leur demande de rectifier certains passages les concernant, si je sollicite leur aide pour reconstruire des pièces manquantes du puzzle familial. Finalement, en m'y prenant de façon latérale, indirecte, je pourrai quand même réaliser, d'une certaine manière, le projet avorté de *KaléidHoscope*.

Et puis, j'ai aussi repensé à ce que le professeur émérite Jacques Brasseul m'avait dit en 2001, quand je lui avais soumis l'autobiographie destinée à être publiée à la fin de "38 chefs d'entreprises de La Réunion témoignent" :

— Tu devrais développer ce texte. Ce qui est vraiment intéressant c'est que l'on voit défiler l'histoire du monde des cinquante dernières années : la colonisation française, le rock, le nouveau cinéma, la Guerre d'Algérie, la Guerre Froide, la Guerre du Vietnam, Mai 68, le socialisme de marché, l'effondrement du communisme... Il faudrait que tu fasses partager ton point de vue sur ces événements majeurs et comment ils ont contribué à bouleverser ta vie.

J'avais vécu tous ces événements historiques et, au moment où ils se sont déroulés, j'avais dit à mon épouse Hélène, à mes camarades, mes amis ce que j'en pensais... Mais les paroles



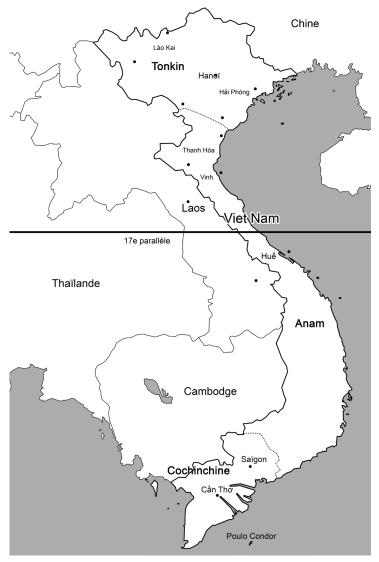
Réunion de famille à Vulaines-sur Seine, milieu des années 1980.

s'envolent. Aujourd'hui, il ne me paraît pas inutile de les coucher sur le papier pour d'abord les partager avec mes frères et sœurs. Certes, nous connaissons nos caractères respectifs, mais chacun d'entre nous ne sait finalement qu'assez peu de choses sur les déterminants des parcours des autres, comment et pourquoi ils ont évolué d'une certaine manière et pas d'une autre. Il en est ainsi parce que nous n'avons jamais vécu en famille depuis que nous sommes en France.

Depuis que notre mère est décédée en 1969, à l'âge de quarante-neuf ans, nous faisons des réunions de famille pour honorer sa mémoire, son courage, son amour pour ses enfants et tous les sacrifices qu'elle a consentis pour nous élever et nous guider. Mais ces réunions sont irrégulières, très espacées, et quand nous sommes réunis, nous passons le plus clair de notre temps à faire la cuisine, à manger, à nous occuper des enfants... avant de repartir aux quatre coins de la France quand ce n'est pas à l'autre bout du monde. Nous évitons toujours de parler de nos problèmes car nous pensons qu'ils viendraient gâcher la réunion de famille.

Mes "mémoires" intéresseront certainement mes frères et sœurs et probablement quelques-uns de nos enfants et petits-enfants, ceux qui voudront savoir d'où ils viennent, comment et pourquoi notre famille est venue s'installer en France, comment elle a évolué. Mais, en dehors du cercle familial, mon parcours intéressera-t-il d'autres personnes ?

Quelques amis me disent qu'il pourra servir d'"exemple" aux jeunes. Je ne le pense pas : aucun parcours individuel ne peut être reproduit parce qu'il dépend de la personnalité, des possibilités innées de chacun, du contexte familial dans lequel il vit. Il dépend aussi fortement des circonstances extérieures qui changent au fil du temps et selon l'endroit où sa vie se déroule. Certes, il existe bien un déterminisme social et familial, mais il ne joue que de façon générale, "tendancielle". À l'échelle des individus, ce sont les qualités morales qui donnent les meilleures chances d'atteindre les buts que l'on se fixe.



Infographiste, HO Quang Xuân

Première partie **Adieu Vietnam**

Chapitre 2

La famille disloquée

Au milieu de l'année 1952, nos parents nous ont emmenés chez un tailleur. Avec du beau tissu bleu marine, il a confectionné des vestes et des culottes courtes pour mes frères et moi. Mes sœurs ont aussi été habillées de neuf, mais je ne me rappelle plus avec quelles sortes de tissus. Les préparatifs de notre départ pour la France venaient de commencer.



Thuy Tiên, Hai Yên, Hai Việt, Hai Quang, Hai Thanh, Thuy Tinh (1952).

La piastre et le dictionnaire

Enfant, j'ai souvent demandé à ma mère pourquoi nous avions émigré en France alors que nous jouissions d'une situation enviable au Vietnam. Elle m'a toujours répondu qu'avec mon père, ils voulaient éviter que mes frères et moi soyons enrôlés dans l'armée française avec le risque de se faire tuer au combat. À cette époque, mes deux grands frères avaient respectivement dix et douze ans. L'aîné allait bientôt atteindre l'âge de l'incorporation. Il ne fallait donc plus trop tarder à fuir une guerre dont personne ne savait quand elle prendrait fin.

Cette explication ne m'a jamais complètement convaincu, parce que dans ce cas mes grands frères auraient dû partir les premiers et non pas six ou sept mois *après* le premier groupe que nous formions avec ma mère, mon frère cadet, mes deux sœurs et moi. D'autres raisons ont dû aussi intervenir.

Peut-être mes parents craignaient-ils que, plus âgés, leurs enfants n'entrent en résistance contre les Français. Cette explication est plausible car ma mère nous disait parfois que le tribut payé par notre famille pour libérer le Vietnam de l'oppression coloniale était déjà très lourd... trop lourd.

Comme tous les parents, les nôtres nourrissaient de grandes ambitions pour leurs enfants. Ils souhaitaient qu'ils deviennent ingénieurs, médecins, avocats, professeurs, etc. En guerre contre l'occupation française, le Vietnam n'offrait pas un terrain propice à la réalisation de ces rêves. J'ai le sentiment que c'est surtout pour nous donner une meilleure chance de "réussir" dans la vie que nos parents ont décidé de nous faire partir en France. Notre départ a été facilité par le fait qu'ils y avaient un point d'appui : la grande sœur de ma mère vivait déjà en France avec ses enfants. La possibilité d'être accueillis par la famille, d'avoir un toit dès notre arrivée, a sans aucun doute joué un rôle déterminant dans la prise de décision d'émigrer en France.

Certes, ces circonstances et motivations expliquent notre départ en France. Mais il y avait aussi une autre raison d'importance que mon frère aîné m'a récemment révélée.

La piastre indochinoise a été rattachée au franc français par un décret du 2 octobre 1936. Les deux monnaies sont librement convertibles l'une dans l'autre à une parité fixe définie par le gouvernement français. La valeur de la piastre, qui était alors de 10 francs, ne fut pas modifiée pendant la Seconde Guerre mondiale.

Pendant ce conflit, l'inflation fut très forte en France. Pour stimuler les exportations après la fin des hostilités, il fallait dévaluer le franc par rapport au dollar. Mais comme les colonies avaient connu une inflation plus faible, René Pleven, le ministre des Finances, opta pour une dévaluation de moindre ampleur des monnaies coloniales. Concernant la piastre indochinoise, un décret du 25 décembre 1945 fixa son taux de change à 17 francs. René Pleven a expliqué le choix de cette nouvelle parité dans les termes suivants.

"Lorsque nous avions repris pied en Indochine, nous avions indiqué aux Alliés que la piastre continuerait à faire partie de la zone franc, mais ne serait pas tenue de suivre les fluctuations éventuelles du franc métropolitain... Il apparut (donc) qu'il n'était pas possible politiquement et psychologiquement de faire subir à la piastre une dépréciation égale à celle du franc métropolitain, et que, en attendant un éclaircissement de la situation économique et financière, la solution la plus prudente était d'assimiler l'Indochine au bloc africain et malgache... C'est ainsi que la piastre garderait son ancienne parité de 10 francs par rapport au franc CFA (franc des colonies françaises d'Afrique), ce qui, traduit en francs métropolitains, la plaçait au taux de 17 francs (Le Monde, 4 septembre 1953)".

Cette surévaluation de la piastre par rapport au franc favorisait les exportations françaises vers l'Indochine. Mais elle permettait en même temps à certains détenteurs de cette monnaie de réaliser de copieux bénéfices car sur les marchés parallèles de Saigon, Hong Kong, Bangkok, Macao... la piastre ne valait qu'entre 7 et 10 francs. Du fait de l'existence de ce double marché des changes, un "trafic de piastres" se mit en place : en achetant pour 10 francs une piastre sur un marché parallèle, puis en la convertissant en francs (opération alors appelée "transfert sur France") au cours officiel on réalisait un bénéfice de 7 francs.

Officiellement ces deux monnaies étaient librement convertibles l'une dans l'autre à une parité officielle fixe. Mais

pour des raisons évidentes, cette opération devait être sévèrement contrôlée... du moins en principe. Un Office indochinois des changes (OCI) fut installé à Saigon avec pour mission de vérifier les demandes de "transfert sur France" et de donner des autorisation quand elles étaient justifiées et régulières. Elles étaient automatiquement délivrées aux fonctionnaires et soldats servant en Indochine, ce qui leur permettait de gagner beaucoup car les soldes et traitements étaient payés en piastres. À condition de fournir des pièces justificatives techniques, commerciales (factures pro forma...), les entreprises pouvaient également obtenir des autorisations.

Ces transferts étant parfaitement licites dès lors que l'OCI avait donné son feu vert, les sociétés en profitèrent largement. Entre octobre 1951 et mai 1954, 4 milliards de francs furent transférés vers la métropole ou l'empire français par des sociétés indochinoises (Société des plantations des terres rouges, Compagnie française des cultures d'Extrême-Orient, Brasseries et glacières d'Indochine, Société des plantations du Kratié...).

Il est probable que mon père ait voulu s'appuyer sur le taux officiel de changes pour développer ses activités commerciales. En 1951, il se lance en effet dans l'édition de dictionnaires en signant un contrat avec une entreprise de Choisy-le-Roi pour faire imprimer à moindre frais, en 6 000 exemplaires, un dictionnaire anglais-vietnamien qui, vendu en France ou au Vietnam, permettra d'obtenir, directement ou indirectement, des piastres qui pourront ensuite être converties au cours officiel de 17 francs pour une piastre.

La guerre menaçant de durer et ayant déjà provoqué le départ vers la France de membres de notre famille, ma mère, dans le souci de préserver ses enfants et de leur permettre de faire de bonnes études, envisage de rejoindre sa sœur déjà installée à Paris. Le projet de notre père lui permettant de réaliser ce désir, elle y adhère.

Toute décision d'émigrer est très difficile à prendre. Il y a toujours des facteurs du côté "push", c'est-à-dire qui poussent à partir, et

des facteurs "pull" qui attirent les émigrants dans un endroit plutôt qu'un autre. Schématiquement, je pense que la Guerre d'Indochine a joué du côté "push" pour nous pousser hors du Vietnam, tandis que le taux de change officiel de la piastre a joué du côté "pull" pour nous attirer en France.

Départ et séparation

En marchant sur le tarmac vers l'avion qui devait nous emmener en France, j'avais le cœur serré. Ma mère portait la plus jeune de mes sœurs (deux ans) et tenait l'autre (trois ans) par la main. Mon frère cadet, alors âgé de cinq ans, nous précédait de quelques pas. Nous étions seulement cinq à partir. Le reste de la famille devait nous rejoindre plus tard. Je me souviens d'avoir demandé à mon père :

- Quand est-ce qu'on se reverra?

Comme à son habitude, toujours très optimiste, il m'a répondu avec un large sourire :

— Dans quelques mois, c'est pas long.

Mon père devait rester au Vietnam avec mes deux grands frères car mes parents n'avaient pas réussi à réunir l'argent nécessaire pour corrompre les fonctionnaires chargés de leur délivrer des visas. À cette époque, la Cochinchine était française, mais les "indigènes" de cette colonie n'avaient pas la nationalité française : ils étaient des "sujets français". Comme tels, nous devions obtenir un visa pour pénétrer en France. En attendant d'en obtenir pour mes grands frères, mon père les avait inscrits comme internes à l'institution Taberd où l'enseignement se faisait en français. Il espérait ainsi leur faire acquérir des bases qui faciliteraient leur intégration en France.

Cette école était dirigée par des religieux. Aux dires de mes frères, certains étaient sadiques et les battaient parfois à coups de fouet qui laissaient des marques sur leur dos. Bagarreur, sanguin et grand sportif, mon père leur a fait comprendre, par la manière forte, qu'il ne fallait pas continuer.

Hong Nhut, ma demi-sœur, n'était ni avec nous, ni avec mes grands frères, ni avec notre père. Un matin, quelques jours avant notre départ vers la France, mes parents avaient trouvé son lit vide. Refusant de quitter son pays et sa mère entrée au maquis, elle avait choisi de la rejoindre dans la résistance alors même qu'on lui avait accordé un visa. Elle n'avait que seize ans. Depuis longtemps elle avait entrepris de lutter contre l'occupation française. Dans une interview accordée à *The Guardian* et publiée le 12 avril 2010, elle situe précisément le début de sa prise de conscience politique.

"La vie était très dure quand j'étais enfant. Les Français avaient colonisé le Vietnam et il y avait une guerre de résistance, beaucoup de combats dans notre village. Je me souviens d'une fois où, à l'âge de six ans, des soldats français sont venus chez nous et nous ont dit de partir. Ils pensaient que quelque chose de politique se tramait et voulaient brûler la maison. Ma grandmère a tenu bon et s'est courageusement opposée. C'est cet événement qui m'a politisée. J'ai réalisé alors, à ce jeune âge, ce qui était juste et ce qui était faux".

Déjà, en 1950, elle avait rejoint la résistance. Revenue du maquis au bout de quelques mois, elle y était repartie en 1951. Après notre départ en 1952, je ne devais plus la revoir avant un temps infini, l'espace d'une vie, ou presque.

Bonjour la France

Je ne sais pas quel type d'avion nous avons pris pour aller en France, mais il a fallu plusieurs jours pour rallier Paris en faisant de longues escales à Calcutta, Bombay, Le Caire, Rome et Marseille. La cabine n'étant pas pressurisée, j'avais constamment mal aux oreilles et vomissais sans arrêt. Mon frère et mes sœurs, qui n'allaient pas mieux, pleuraient beaucoup. Ma mère essayait de les calmer comme elle pouvait.

L'atterrissage au Bourget fut brutal. En sortant de l'avion, nous avons couru sur le tarmac, dans la nuit et sous la neige qui

voletait partout. Je portais une culotte courte, une chemisette et la veste bleu-marine confectionnée quelques mois auparavant. Quel choc thermique après la chaleur de Saigon! Pendant d'interminables mois, je n'ai plus revu le soleil. Le ciel était couleur de fer, toujours bas. Les arbres étaient noirs, avec des branches qui ressemblaient à des griffes. La France n'avait rien à voir avec les descriptions de mes parents avant notre départ. Quelle déception!

Nous avons été accueillis par la grande sœur de ma mère qui nous a logés quelque temps chez elle, dans un tout petit appartement sombre situé rue Crillon, à quelques pas du canal Saint-Martin. J'entends encore le bruit sec des sabots du cheval qui tirait la charrette apportant du lait tous les matins à l'épicerie d'en face. C'est là que j'ai entendu les premiers mots français, sans les comprendre. En me remettant le petit bidon d'aluminium qu'il avait rempli de lait, l'épicier me disait toujours quelque chose d'affectueux que je ne comprenais pas, mais que j'ai retenu phonétiquement et qui devait être quelque chose comme :

— Tiens mon petit lapin!

Mon oncle HO Huu Tuong

Ma mère et sa sœur avaient respectivement épousé mon père et l'un de ses grands frères : Hô Huu Tuong. Enfant, j'avais toujours remarqué que quand la famille parlait de lui, presque tout le monde prenait un air grave et s'exprimait à voix basse. Je ne savais pas pourquoi. Je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois à Paris, au milieu des années 1950. J'étais alors adolescent et je crois que c'est à ce moment-là qu'on m'a dit qu'il était trotskyste, mot dénué de toute signification pour moi. C'est seulement bien plus tard, en lisant des articles de spécialistes de l'histoire du Vietnam (Georges Bourdarel, Pierre Brocheux, Daniel Hémery) qui retraçaient son parcours et ses combats que j'ai compris qui était mon oncle.



HO Huu Tuong

Renvoyé du lycée de Can Tho pour avoir participé à la rédaction d'un article contre le gouvernement français, il part en 1926, à l'âge de seize ans, pour faire des études de mathématiques à l'université de Marseille. En 1930, il abandonne les mathématiques au profit de l'action politique.

Farouchement antistalinien, il rejoint les trotskystes et avec un certain nombre de compatriotes exilés, participe activement à diverses actions (manifestations, articles de presse...) contre la répression coloniale au Vietnam. Pourchassé par la police française, il réussit à s'enfuir en Belgique pendant que ses camarades trotskystes sont arrêtés et expulsés au Vietnam.

De retour au pays, Hô Huu Tuong fonde avec quelques militants, le groupe "Tháng mười" (Octobre) dont les activités anti-françaises lui vaudront d'être envoyé au terrible bagne de Poulo Condor entre 1939 et 1940. Selon le témoignage du commandant Tisseyre qui dirigea ce bagne

"Il y avait 5 000 bagnards. On les laissait mourir (...). Le mois de mon arrivée, 172 décès; c'étaient des locaux pour 25 ou 30 détenus; j'en ai trouvé 110, 120, 130. Un médecin indochinois m'a raconté qu'il lui était arrivé de trouver un matin sept cadavres au bagne des politiques". (L'Humanité, 30 août 2019).

À sa sortie de prison, comme journaliste et écrivain, mon oncle reprend ses activités politiques tout en s'éloignant du trotskysme, ce qui pourrait peut-être expliquer qu'il n'ait pas été assassiné comme l'ont été beaucoup de ses camarades de combat.

En 1957, le gouvernement proaméricain de Ngo Dinh Diêm le condamne à mort. Grâce à un certain nombre d'intellectuels (notamment Albert Camus et Jean-Paul Sartre) et d'hommes politiques (notamment Nehru) cette peine est transformée en exil au bagne de Poulo Condor, tristement célèbre pour les cages à tigre dans lesquels on enfermait les résistants les plus déterminés.

Il m'a parlé quelquefois des très dures conditions dans lesquelles il y avait été détenu. Un fait m'a particulièrement marqué. Il m'a expliqué que, contrairement à d'autres prisonniers, il avait échappé au scorbut car il allait régulièrement fouiller les poubelles pour en sortir les épluchures de légumes, trognons... qu'il lavait avant de les manger. Il en parlait sans animosité, en souriant malicieusement, comme s'il avait fait une bonne farce à ses geôliers.

Libéré en 1964, il se présente aux élections à la Chambre des représentants du Sud-Vietnam et est élu comme député.

À la fin de la guerre, après avoir vaincu l'armée des États-Unis, le nouveau gouvernement vietnamien crée des "camps de rééducation" pour y enfermer ceux qui ont collaboré avec les Américains pendant la guerre mais aussi ceux qui pourraient représenter un danger pour lui. C'est le cas de mon oncle qui est arrêté et envoyé dans l'un de ces camps car il avait publiquement contesté les mesures que le gouvernement avait prises pour prévenir la formation de toute opposition politique. Il a alors soixante-sept ans. Il y passera trois ans au bout desquels il sera libéré. Mais malade et à bout de forces, il meurt en rentrant chez lui. Au total, il aura passé quinze ans de sa vie en prison. Je regrette profondément de n'avoir pas vraiment connu mon oncle. J'aurais tant aimé échanger des idées politiques avec lui

parce que j'aime, j'admire les personnes qui, comme lui, ont des idéaux moraux et sont prêtes à les défendre sans concession.

Hô Huu Tuong est un nom bien connu des intellectuels, des militants et de la police vietnamienne qui a cherché à savoir si mon père, ses enfants... partageaient ses idées. Arrêtée à plusieurs reprises, ma demi-sœur n'a jamais reconnu être la nièce de Hô Huu Tuong. C'est d'ailleurs pour éviter que l'on puisse établir un lien de parenté entre elle et lui qu'elle a changé son nom de famille – Hô -, et pris celui de sa mère : Dang. Cela lui était d'autant plus facile qu'elle ne partageait aucune des positions politiques de son oncle.

La famille éparpillée

Quelque temps après notre arrivée à Paris, ma mère a pu louer un minuscule appartement près de la place de la République, rue de la Fontaine-au-Roi. Elle m'a gardé auprès d'elle et a placé mon frère (cinq ans) et mes deux petites sœurs (trois et deux ans) chez une nourrice qui habitait dans une petite ferme.

Nous ne pouvions pas aller les voir souvent car cette ferme se trouvait à Vigny, dans le Val d'Oise, à quelque soixante-dix kilomètres de Paris. Pour y aller, les transports en commun étant pratiquement inexistants et lents, nous prenions un taxi ce qui était très coûteux car il fallait payer l'aller-retour. Ma présence pendant les voyages rassurait ma mère qui redoutait d'être sans défense si quelques mauvaises idées passaient par la tête du chauffeur.

Comment mon frère et mes sœurs ont-ils vécu les mois passés à Vigny? Dans son livre inachevé *Gris sépia*, mon frère cadet a raconté en détail leur quotidien et résumé leur sort en quelques phrases:

"Nous sommes placés avec mes deux petites sœurs chez une nourrice dont nous gardons tous trois un exécrable souvenir. Propos racistes et vexations quasi constantes nous sont généreusement prodigués... Ils ne prendront fin qu'après la visite impromptue de notre mère qui trouva ma plus jeune sœur, âgée de deux ans, enfermée dans le poulailler. Nous partons précipitamment laissant tout, jusqu'aux vêtements, sous les cris de la nourrice qui insulte ma mère et lui reproche de rendre visite à ses enfants sans prévenir. C'était indéniablement un manque de savoir-vivre".

Par la suite, ma mère a changé plusieurs fois mes deux sœurs de nourrice sans parvenir à leur faire connaître un sort meilleur. En réalité, ce fut encore bien pire lorsqu'elles furent confiées à une nourrice de Saint-Maur-des Fossés qui avait aussi en pension deux petits Français. De caractère très différent, mes sœurs n'ont pas vécu cet épisode de la même manière. La plus âgée, bien intégrée, de caractère altruiste et sage, glanait tous les prix à l'école primaire :

— J'adore l'école, c'est un havre pour moi et j'engloutis le savoir. J'ai un souvenir précis du moment où, à six ans, je découvre l'hypocrisie et la "politique". C'est la distribution des prix de fin d'année. Je suis propulsée sur l'estrade du cinéma municipal qui accueille l'événement. En espadrilles et vêtements simples, je sais à peine ce que je fais là. Sous les applaudissements, le maire entame un discours sur la France et ses bienfaits, embrasse chaleureusement ma nourrice et la félicite de m'avoir si bien éduquée, moi la petite Indochinoise; j'ai le prix d'honneur, le prix de camaraderie, le prix de lecture. Or, cette humble femme n'a jamais mis le nez dans mes devoirs. Avec le sentiment d'être prise en otage, je suis outrée qu'elle fasse mine de tendresse à mon égard devant toute l'assemblée, elle qui ne m'a jamais témoigné la moindre affection.

La plus jeune, rétive et turbulente, est punie à la moindre incartade, parfois frappée à coups de martinet. Et qu'en était-il au niveau du quotidien pour les quatre enfants dont la nourrice avait la garde ?

Les jours où il n'y avait pas d'école, elle les enfermait dans un local à lapins afin de ne pas avoir à les surveiller. Il leur était absolument interdit d'aller aux toilettes après avoir été mises au lit. Une fois, le besoin se faisant trop pressant, mes sœurs urinèrent sous leur oreiller. On les enferma dans la cave à charbon pour les punir. Une autre fois, elles burent leur propre urine.

Concernant les repas, les quatre enfants les prenaient dans un corridor très étroit, sur une minuscule table qui ne pouvait accueillir que deux enfants à la fois. Ils mangeaient deux par deux, les garçons d'abord, mes sœurs ensuite, dans les mêmes assiettes que les garçons, pour avoir moins de vaisselle à faire. Le soir, chacun n'avait droit qu'à une soupe et quand les garçons ne finissaient pas la leur, la nourrice complétait la ration pour mes sœurs. Écœurant! Et il leur arrivait d'avoir faim la nuit...

Pour mon frère qui s'appelle Viêt (équivalent de François en France), ma mère n'avait pas pu trouver d'autre solution que de le placer comme interne dans un institut privé de Saint-Maur des Fossés. Pour s'y rendre, il devait prendre le train, seul, à la gare de la Bastille. Il avait alors un peu plus de six ans. Tous les lundis matin, avant de le faire monter dans le wagon, ma mère achetait sa résignation et tentait d'arrêter ses pleurs en lui donnant une pièce de monnaie. Chaque fois que j'y repense, j'éprouve un malaise diffus, indescriptible, un mélange de honte, de révolte et d'impuissance à la fois. Mais à huit ans, ne connaissant pas un mot de français, que pouvais-je faire pour défendre mon frère ou le protéger ? Dans *Gris sépia*, parlant de lui à la troisième personne, il se remémore cet épisode de sa vie d'interne dans ces termes :

"Il a affaire à un ancien d'Indochine qui l'effraie... de sa campagne, il a laissé un œil, ramené une jambe mutilée, quelques injures et sans doute une haine farouche pour les Viêts; comment t'appelles-tu déjà? Viêt, Viêt minh, Viêt con..."

Je n'ai pas connu le même sort que mon frère et mes sœurs car je suis resté auprès de ma mère quelques semaines ou quelques mois, dans le petit deux-pièces de la rue de la Fontaine-au-Roi. Ma mère n'allait pas bien du tout. Elle souffrait énormément, vomissait tout le temps, se déplaçait difficilement, dormait très peu. En fait, elle était enceinte de son septième enfant. Une nuit,

elle m'a appelé auprès d'elle, a pris une boîte métallique et en l'ouvrant, m'a dit en gémissant :

"Je sens que je meurs. Tu es grand maintenant. Promets-moi de t'occuper de ton frère et de tes sœurs. Dans cette boîte, il y a tout ce que nous possédons, un peu d'argent et quelques bijoux. Vends-les...".

Affolé, j'ai appelé au secours. Quelques mois plus tard, en juin 1953, elle mettait au monde le plus jeune de mes frères.

À cause de son mauvais état de santé, mais aussi parce que le logement qu'elle occupait était beaucoup trop petit, ma mère n'a pas pu s'occuper elle-même de lui, dès sa naissance, comme elle l'aurait souhaité. Comme mes autres petits frères et sœurs, il a été placé chez diverses nourrices qui ne l'ont pas mieux traité qu'eux. Mon frère aîné m'a raconté en ces termes la visite qu'il a rendue à l'improviste, en compagnie de ma mère, à l'une de ces nourrices qui habitait à Paray-Vieille-Poste, près d'Orly:

— On a presque été insultés en arrivant. On n'a pas pu rester plus de cinq minutes. La semaine suivante, on est revenu. Notre petit frère était en short déchiré, tout crotté et jouant par terre à côté du poulailler. Il n'allait pas à l'école, parce qu'il ne parlait pas. Ma mère l'a attrapé par la main, tandis que je me suis interposé pour faire face à la nourrice et à son mari. J'ai même dû me montrer méchant pour qu'on puisse s'échapper. Je crois bien que la pension avait été payée d'avance et qu'il restait deux semaines. On n'a jamais demandé de remboursement.

Indélébiles, les répercussions d'une enfance malheureuse sont vécues très différemment à l'adolescence et à l'âge adulte. Certains s'efforcent d'oublier ou bien sont brisés à tout jamais. Mais d'autres y puisent la force pour surmonter l'adversité en se disant que c'est contre le vent que les cerfs-volants montent le plus haut. Aujourd'hui, je suis très heureux de constater que le plus jeune de mes frères fait partie des hommes de cette dernière catégorie.

En internat à Argentan

J'ai commencé ma scolarité en France au collège Mézeray, à Argentan, dans l'Orne. Ma mère m'y avait inscrit comme pensionnaire parce que les cinq enfants de mon oncle Hô Huu Tuong, tous arrivés en France bien avant nous, y poursuivaient leur scolarité. Quelle surprise en les voyant! Ils avaient des visages, des silhouettes, des manières de se tenir qui ressemblaient étonnamment à ceux de mes frères et sœurs. Normal! Leur mère était la sœur de la mienne et leur père était le frère du mien.

En me plaçant comme interne dans ce collège, ma mère voulait opérer un regroupement familial qui devait faciliter mon intégration en France. En réalité, ce regroupement ne fut que théorique. Avec mes cousins, je n'ai échangé en tout et pour tout que quelques phrases banales, par-ci, par-là. Nous vivions complètement séparés les uns des autres car, à l'internat, tout était compartimenté. En pratique, chacun de nous ne fréquentait que les enfants de son âge, aussi bien pour la classe que pour les repas et le coucher au dortoir. De plus, j'étais bien plus jeune que mes cousins ce qui constituait une barrière supplémentaire. Enfin, arrivés des années avant moi en France, ils avaient déjà perdu l'usage du vietnamien et s'exprimaient uniquement en français. Je n'en connaissais pas un mot à mon entrée au collège. Comment communiquer avec eux dans ces conditions ?

Arrivé au collège au début de 1953, j'ai été confronté à un hiver rigoureux. Il me fallait, pour la première fois de ma vie, supporter le froid, la pluie glaciale ; j'avais constamment les pieds gelés, les mains gercées, des engelures et parfois des crevasses très douloureuses. Mais surtout, il y eut la solitude, le sentiment d'abandon total pendant les vacances de Pâques.

Durant deux semaines, le collège fut complètement fermé. Comme j'étais le seul interne à rester, on m'a mis dans un hôtel. C'est dur d'être tout seul, sans avoir un camarade à qui parler, sans savoir quoi faire de son temps. Je ne sais pas qui a payé mon séjour. Peut-être le collège ?

Mais s'il n'y avait eu que cela! Il m'a fallu du temps pour réussir à avaler ce que l'on nous servait au déjeuner et au souper. Resté jusque-là avec ma mère, j'avais continué à manger des mets vietnamiens avec du nuróc mắm préparé... Quel contraste avec ce que l'on nous servait à l'internat à toutes les sauces: patates, fayots, lentilles aux cailloux...! Mais ce qui m'a particulièrement frappé, c'était de voir mes camarades, au petit-déjeuner, tremper leur pain dans leur bol de café au lait pour déguster avec gourmandise ce qui, pour moi, ressemblait plutôt à une éponge mouillée et sale. Dégoûté, je n'ai jamais pu les imiter.

Par ailleurs, l'organisation des repas n'était pas la même qu'au Vietnam où l'on mange avec des baguettes tous les plats de légumes et de viande mis en commun au milieu de la table. Seul le bol de riz est personnel. En arrivant à Argentan, j'ai découvert qu'en France tout était individualisé. Le "chef de table" servait ses camarades en mettant dans l'assiette de chacun sa "part" du plat principal, sa "part" de dessert...

Concernant les couverts, si je n'ai pas eu de mal à me servir d'une cuillère et d'une fourchette, en revanche, dominer le maniement à la française du couteau a demandé davantage de temps. Pour peler leur pomme, mes camarades présentaient le tranchant de la lame tournée vers eux, et ramenaient celle-ci vers leur pouce posé sur le fruit. Mais j'appliquais la méthode vietnamienne qui consiste à présenter le tranchant vers l'extérieur et à pousser la lame vers mon index appuyé sur la pomme. Étonnés autant qu'amusés, certains me demandaient de peler leur pomme. Après l'avoir épluchée, j'en prélevais un quartier pour la "leçon" que je leur avais donnée. Mais assez rapidement, j'ai trouvé que la technique occidentale était plus efficace que la technique vietnamienne qui exige que le couteau soit bien affuté et que l'on dispose d'une certaine force. Je n'en avais pas beaucoup et les couteaux qu'on nous donnait à l'internat coupaient très mal. C'est ainsi que le processus de déculturation-acculturation a commencé à avancer.

Plus encore, et par la force des choses, je me suis accoutumé à la nourriture qu'on nous servait au réfectoire au point de ne plus

aimer certains mets vietnamiens, allant parfois jusqu'à les détester. Je me souviens par exemple qu'au Vietnam, au sortir de ma sieste, ma mère me régalait d'œufs couvés à manger avec des feuilles de menthe. Au bout de quelques années passées en France, cette nourriture était devenue, à mes yeux, parfaitement répugnante.

Concernant la langue, le choc linguistique du départ a été vite absorbé sans que je puisse déterminer, même vaguement, à quel moment il s'est produit. Tout s'est fait dans la continuité, et contrairement à ce qui s'est produit pour mon frère cadet et mes petites sœurs, dans mon cas, il n'y a pas eu oubli total de la langue maternelle.

En l'absence de pratique, mon parler vietnamien a certes reculé mais je ne l'ai pas perdu. L'acculturation-déculturation n'a été que partielle car âgé de huit ans au moment du départ en France, j'avais eu le temps d'acquérir les bases du vietnamien. Le français, je l'ai appris sans aucun effort surtout en jouant avec mes camarades de classe. Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé de difficulté pour en maîtriser les bases et je me rappelle encore du premier mot que j'ai prononcé en français. À des camarades qui me demandaient :

- -T'es d'ac ou pas d'ac pour jouer ?
- —D'ac

J'ai progressé très vite : en moins de deux ou trois mois je crois, j'ai pu m'exprimer aussi bien qu'eux. J'ai eu plus de mal avec les règles de grammaire qui, elles, étaient inculquées par mes maîtres et maîtresses. En très peu de temps, j'étais devenu l'égal de mes camarades dans toutes les matières, ce qui mettait constamment en rage un de mes instituteurs.

Un matin, il a demandé à la classe qui était le premier maire de Paris. Comme aucun de mes camarades ne le savait, j'ai levé le doigt pour répéter ce qu'il nous avait dit quelques jours auparavant :

-Étienne Marcel (ce qui n'est pas parfaitement exact).

Il est alors entré dans une colère noire. Voilà qu'un "chinetoque, un vietminh, un *nha quê* de rien du tout", qui venait tout juste d'arriver en France, arrivait à battre les petits Français sur leur propre terrain : l'histoire de France ! Nous étions au printemps 1953. J'ose à peine imaginer sa réaction si la scène s'était produite l'année suivante, après la bataille de Diên Biên Phu !

L'autre maîtresse que j'ai eue au collège Mézeray était complètement différente. Elle était compétente, toujours d'humeur égale bien qu'autoritaire, mais juste ce qu'il fallait. Elle me faisait rêver. Tous les soirs, à la fin de la classe, mais uniquement quand nous avions bien travaillé, elle nous lisait pendant dix minutes *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*. Je regardais par la fenêtre les tourbillons de neige ou la pluie et je planais au-dessus des nuages avec Nils, sur le dos du jars... Adulte, j'ai acheté ce livre pour le déguster par petits épisodes, avec à l'esprit le souvenir de la maîtresse qui nous le lisait.

Un autre personnage m'a suivi jusqu'à aujourd'hui: Tintin. J'ai découvert ses aventures et tous les mondes dangereux dans lesquels il se mouvait quand, malade, j'ai dû garder le lit pendant plusieurs jours. Pour me distraire, l'infirmière du collège m'avait apporté *L'oreille cassée*. Par la suite, après avoir accompagné Tintin en Amazonie, je l'ai suivi au Congo, en Chine et jusque sur la lune après avoir gravi l'Himalaya à ses côtés. Je l'aidais à combattre les méchants, les oppresseurs, les marchands d'armes, de drogue, les faux-monnayeurs...

C'est aussi au collège Mézeray que j'ai inventé ma religion, ce qui m'a permis, par la suite, d'entrevoir la nature et l'origine des religions "révélées". Avant d'arriver en France, je n'avais jamais entendu parler de religion... ou je n'y avais jamais prêté attention. Certes, au Vietnam, il existe bien le culte des ancêtres, mais ce n'est pas une religion : ce n'est pas une explication idéologique de la création du monde, de son fonctionnement, de la place des hommes dans l'univers. Il n'y a pas de dieux ni de clergé. C'est en général le père ou le fils aîné qui organise les cérémonies de recueillement pendant lesquelles on invoque l'esprit protecteur des ancêtres de la famille.

Arraché du Vietnam, isolé dans un monde totalement étranger, dominé par des autorités toujours inaccessibles et parfois imbéciles, ayant perdu tout repère culturel et affectif, j'ai cherché protection auprès d'êtres supérieurs. Mais lesquels pouvaient me protéger? La nuit, dans mon lit glacé, complètement terrorisé par l'idée de la mort, j'ai alors demandé à la lune, au soleil... de veiller sur moi. J'ai inventé certains gestes "magiques" qu'il me fallait accomplir pour obtenir leur bienveillance. J'inventais ma religion. J'avais huit ans.

Plus tard, en y repensant pendant l'adolescence, j'en ai déduit que toutes les religions avaient cette même origine générale : l'impuissance des hommes face aux forces naturelles qui les entourent et le besoin d'invoquer des êtres surnaturels qu'ils inventent de toutes pièces, pour les protéger, pour expliquer le fonctionnement du monde réel.

Instabilité familiale

En juin 1953, mes deux grands frères, qui avaient enfin pu obtenir leur visa, nous ont rejoints en France. À la rentrée des classes, je les ai retrouvés au collège d'Argentan où ma mère avait aussi réussi à obtenir une place pour mon frère cadet qui n'avait alors que six ans.

Puis en 1954, mon père est arrivé à son tour. Nous étions enfin tous en France, sauf ma sœur aînée restée au Vietnam. Mais notre famille restait éparpillée. Mes parents étaient à Paris, mes petites sœurs étaient en nourrice tandis que le benjamin, qui venait de naître, était chez une autre nourrice. Pendant les vacances scolaires, notre père nous emmenait au cinéma pour voir des westerns, des péplums...; il nous achetait des glaces et des bonbons à l'entracte. Mais quelques mois seulement après son arrivée, il est retourné au Vietnam pour ses "affaires". Nous ne le reverrons qu'au milieu des années 1960.

Sur les conseils d'un ami de mes parents dont l'épouse était allemande, on envoya mon frère aîné dans un pensionnat à

Munich avec le projet de l'inscrire à l'école de construction navale de Hambourg, une fois la langue allemande maîtrisée. Au bout d'un an, supportant très mal d'être éloigné de la famille, il demanda de revenir en France.

En octobre 1954, ma mère trouva pour mes trois frères et moi des places d'internes au lycée de Saumur. Puis, à l'été 1955, elle vint s'installer dans cette ville avec mes deux sœurs dans un deux-pièces sans cuisine. Pour cuire les repas, elle utilisait un petit réchaud à alcool posé à même le sol. La famille était presque reconstituée, mais cela ne dura pas.

À la rentrée des classes, ma mère et mes sœurs repartirent à Paris, le benjamin de notre famille, né en 1953, étant chez une nourrice en région parisienne. À Paris, notre mère trouva d'abord une chambre dans un hôtel minable qui n'acceptait pas les enfants. Mes sœurs m'ont raconté qu'elles ne devaient faire aucun bruit dans la chambre, se faufiler pour entrer et sortir de l'hôtel sans être vues. Bref, elles vivaient dans la clandestinité. Comme il était également interdit de faire de la cuisine, ma mère préparait les repas en cachette.

Au bout de quelque temps ma mère put trouver un petit appartement dans le $14^{\rm ème}$ arrondissement de Paris, rue Hippolyte Maindron.

La porte d'entrée de cet appartement donnait sur une toute petite pièce avec une table et un lit pour le plus jeune de mes frères qui avait trois ou quatre ans. Ma mère l'avait retiré à la nourrice auprès de laquelle elle l'avait placé parce que celleci lui "volait" son enfant : lors d'une visite, elle eut la stupeur d'entendre mon frère l'appeler "tata" et la nourrice "maman" !

À gauche de cette petite pièce, il y avait une chambre où ma mère s'installa avec mes deux sœurs. À droite, se trouvait une autre chambre qui était occupée par un étudiant vietnamien mais qui était très peu présent. Il y avait aussi un petit cabinet de toilette avec, dans un coin, un empilement de revues de cinéma: Cinémonde, Ciné Revue... L'étudiant était le propriétaire de l'appartement et ma mère lui payait un petit loyer.

Adieu Vietnam

Avec mes trois frères, j'étais en pensionnat au lycée de Saumur. Nous ne revenions à Paris que pendant les grandes vacances d'été, Noël et Pâques. Mais après avoir passé quelques jours en famille, nous repartions chacun de notre côté en colonies de vacances. Il n'y avait aucune stabilité familiale.



De gauche à droite, Hai Dang, Thuy Tiên, Hai Yên, rue Hyppolyte Maindron.

Premières vacances en France

Au début des vacances scolaires de l'été 1953, j'ai retrouvé avec bonheur mon frère cadet. Ma mère nous avait placés dans une ferme, du côté de La Ferté-Milon. Le soleil était enfin revenu, les arbres étaient verts et le ciel souvent bleu. Nous allions dans la forêt toute proche jouer aux cow-boys et aux Indiens avec les enfants du voisinage. Pour cela, il fallait confectionner des arcs, des flèches, des sifflets... Nous nous sommes régalés de noisettes et de fraises des bois.

Les fermiers étaient gentils et nous nourrissaient bien avec les légumes qu'ils produisaient, la volaille et les œufs de leur bassecour, les lapins de leurs clapiers. Ils ne nous traitaient pas avec mépris ni méchanceté : ils n'étaient pas racistes. En revanche, leur comportement l'était. Mon nom et celui de mon frère ne leur convenant pas, ils avaient décrété, dès le premier jour de notre arrivée, que nous nous appellerions François et Michel. Ils ne se rendaient pas compte que, ce faisant, ils nous arrachaient du même coup notre identité. Je ne l'ai jamais supporté. Je n'ai jamais bougé un seul cil quand on m'appelait François.

Au cours des quatre années suivantes j'ai passé mes vacances d'été dans différentes colonies de vacances organisées par des municipalités. Des étés frais et pluvieux de la Bretagne (Trébeurden et Sibiril), des odeurs de pins en Charente-Maritime (Saint-Georges-de-Didonne), de la chaleur des Pyrénées-Orientales (Céret, Argelès-sur-Mer, Amélie-les-bains, Collioure), je n'ai gardé que de merveilleux souvenirs : discipline relâchée, chants, camps itinérants, baignades, pique-nique, feux de camp, jeux, camaraderie, premiers clins d'œil complices aux filles... C'était une goulée d'air frais qui remplissait mes poumons pendant deux mois.

Les colonies de vacances organisées par la commune de Vitrysur-Seine, administrée par un maire communiste, m'ont laissé un souvenir particulier. Nous étions tous habillés exactement de la même façon : chemisette à carreaux et culotte courte bleu marine. Pour la première fois, je n'avais pas honte des piteux vêtements que je portais. Toutes les différences de fortune entre les enfants étaient effacées. Comme on nous remettait deux changes par semaine j'avais des habits toujours propres. Un moniteur, ayant remarqué que mes chaussures étaient dans un triste état, m'a remis une paire de sandales presque neuves. Le luxe!